

jour précédent, la moindre trace de cheval. C'était donc entre Johnson et Cotton, c'était entre ces deux hommes qu'il y avait accord et intelligence. Le doute n'était plus possible.

Les idées de Brown s'embrouillaient, et les différentes personnes qu'il avait vues et les lieux qu'il avait visités se confondirent dans son esprit, retraçant à son souvenir des images bizarres. Son imagination travailla si bien qu'il fit par rêver qu'il était lui-même Rowson le prédicateur, Rowson au bras duquel se penchait Marion, qui lui prodiguait mille caresses et l'appelait des noms les plus tendres. Enfin, harassé de fatigue, l'esprit tendu par tout ce qu'il avait vu et appris, le bon Brown s'abandonna au plus profond sommeil.

CHAPITRE II

LA CABANE DE JOHNSON

Au milieu de la forêt est une cabane peu élevée et fort étroite où ne conduisent ni grand chemin ni sentier visible : c'est la retraite de Johnson. Johnson n'entretient de relations qu'avec une seule personne, Atkins. Dan, le mulâtre, confident des secrets de son maître, leur sert de courrier.

Il se fait tard : l'âtre rayonne d'un feu clair et pétillant ; à une longue broche de fer, placée en travers, est suspendu un énorme pot de fer ; deux hommes sont assis autour du foyer : Cotton et Johnson, l'un sur une chaise basse, l'autre sur un tabouret.

—Regarde, Johnson, cela bout ; hâtons-nous ; je n'ai pas de temps à perdre, si je veux trouver Atkins chez lui.

—Diable ! cela brûle ! fit l'autre en portant à ses lèvres un gobelet de fer blanc. Mais qui diable vient là bas ?

—Où cela ? s'écria Cotton en grimant sur une petite échelle.

—Mais c'est Dan, le mulâtre d'Atkins.—Qui vous amène ?

—Massa Cotton doit rester ici. Massa Brown couche à la ferme.

—Brown ! Qu'est ce qui l'amène ? s'écria Cotton avec mauvaise humeur, il vient chez Atkins, juste au moment où j'ai des choses importantes à traiter avec notre associé.

—C'était son chemin pour aller à une réunion de Régulateurs qui aura lieu demain chez Barill, répondit le mulâtre.

—Une réunion des Régulateurs ? Que le diable les confonde ! fit Cotton en grinçant des dents. Si je tenais ces gens-là en mon pouvoir, ils auraient affaire à moi ! Mais patience ! leur tour viendra ; si je ne peux détruire cette engeance en masse, je l'anéantirai en détail.

—Votre maître ne vous a-t-il point donné quelque commission pour nous ? demanda Johnson.

—Non, massa ; c'est tout ce qu'il m'a dit : je crois qu'il viendra demain ici.

—Très-bien, dites lui que nous l'attendons.—M'entendez-vous ? Pourquoi restez vous là, immobile et ouvrant de grands yeux ?

—Massa, fit le mulâtre, dont les dents blanches se dessinaient entre ses lèvres épatées, ou plutôt dont la bouche se fendit d'une oreille à l'autre, massa, il y a là un verre vide.

—Ah ! le drôle est altéré, observa Johnson en riant. Soit : voici du gin, buvez et allez-vous-en.

Après avoir avalé le contenu sans broncher, le mulâtre souhaita d'un mouvement de tête le bonsoir aux deux brigands, et s'élança aussitôt à travers un buisson d'épais sassafras qui couvrait le sol.

—Bon ! s'écria Cotton, s'étirant pour être mieux à l'aise, je vais du moins pouvoir rentrer chez moi ce soir pour ne plus en sortir. Brown ! les Régulateurs ! Maudite engeance ! Je voudrais que...

Il s'arrêta subitement au milieu de la conversation, au bruit des pas d'un cheval qui venait du dehors. Une fois encore il grimpa avec agilité sur son échelle ! C'est Rowson ! et Cotton n'avait pas eu le temps de revenir près du feu, ni Johnson celui d'ouvrir la porte, que leur ami frappait déjà pour entrer.

—Pourquoi diable faites-vous ainsi languir les gens à la porte ? s'écria le prédicateur d'un ton d'impatience.

—Hallo ! répliqua Cotton en riant, quand la porte s'ouvrit. Est-ce que vous croyez être au prêche ? Vous avez donc perdu la tête ? Supposez qu'il y eût par hasard un étranger avec nous, le prêtre méthodiste ne serait-il pas le bienvenu, lui et ses jurements, lorsqu'il se trouverait tout-à-coup face à face avec un inconnu ?

—Que le diable vous emporte, tous tant que vous êtes ! dit le prédicateur avec colère. Bientôt il importera peu que let gens d'ici croient que je prie ou que je jure ; car il me faudra déguerpir sans crier gare !

—Eh quoi ! s'écria Johnson épouvanté, en sautant sur le siège où il venait de s'asseoir. Aurait-on découvert que...

—Chut ! comme vous y allez ! repartit le prédicateur d'une voix aigre, réfléchissez donc à ce que vous dites ! rien n'a transpiré jusqu'ici ; mais il est à craindre à chaque instant que la mèche ne soit éteinte : l'Indien est revenu !

—Il aurait mieux fait de rester où il était, répondit Cotton ; ce maudit Peau-Rouge a toujours mis des entraves à mes opérations commerciales : je donnerais tout au monde pour que nous pussions nous débarrasser de lui une fois pour toutes.

—Allons donc ! quelque sagacité que vous accordiez à cet Indien, il ne peut pas nous nuire, objecta Johnson, en se livrant à un rire satanique.

En même temps il remplit encore son verre, et en offrit un autre à Rowson, qui le vida d'un trait.

—Il y a longtemps que toutes nos traces ont disparu, et sans ces empreintes, le chien à la peau cuivrée n'aboutira à rien.

—Ce n'est pas le tout, continua le méthodiste. La société des Régulateurs s'est rétablie dans le pays ; tout le monde se targue d'être Régulateur. Demain il y aura une grande réunion des membres de cette association, et plusieurs personnes suspectes du voisinage doivent subir une enquête, et qui plus est, être soumises à un rigoureux examen de conscience. Tel est le but du meeting : comment trouvez-vous cela ?

—Diable ! s'écria Johnson en entendant cette nouvelle, je me sens le besoin de sortir un peu pour respirer le grand air ; prendre le frais ne me fera pas de mal du tout. Ce dont il ne faut pas douter, c'est que cette retraite va recevoir la première visite des Régulateurs, soyez en persuadés. Cependant, après tout, je ne vois pas ce que vous avez à craindre. car enfin qui peut soulever le moindre soupçon contre vous ?

—Oh ! c'est l'Indien qui me cause le plus d'inquiétude, remarqua Rowson. Je voudrais connaître un bon moyen, quel qu'il fût, de me débarrasser de cet importun !

—L'affaire est scabreuse et demande à être traitée avec la plus grande précaution, reprit Cotton. On raconte que l'Indien a tué un chef de tribu de sa nation et qu'il est venu chercher un asile dans l'Arkansas. Il serait donc naturel de penser que quelque parent du chef assassiné a suivi le meurtrier jusque dans ce pays pour venger la mort du chef Peau-Rouge et réclamer la dette du sang. Pour faire le coup sans rien risquer, et agir de manière à ce que la chose paraisse toute naturelle, il faudra se servir d'une flèche empoisonnée. On n'a pas comme nous vécu plusieurs années dans le Texas et dans l'Arkansas sans avoir appris l'art d'empoisonner les flèches.

—Oui ! mais savez-vous aussi préparer le poison ? demanda Rowson d'une voix émue.

—A quoi servirait le poison, quand même il saurait le préparer ? répliqua Johnson avec un ton colère. L'Indien n'est qu'un individu dont il est facile de se défaire. Il y a un autre danger plus grand et celui-là est imminent. Si ces brigands de Régulateurs viennent à découvrir nos traces et à s'emparer de nous, que va-t-il advenir ? Toutefois je ne pense pas qu'il y ait actuellement péril en la demeure ; nous pouvons encore nous donner le temps de la réflexion. Quelques-uns parmi nous n'ont jamais été l'objet du moindre soupçon,